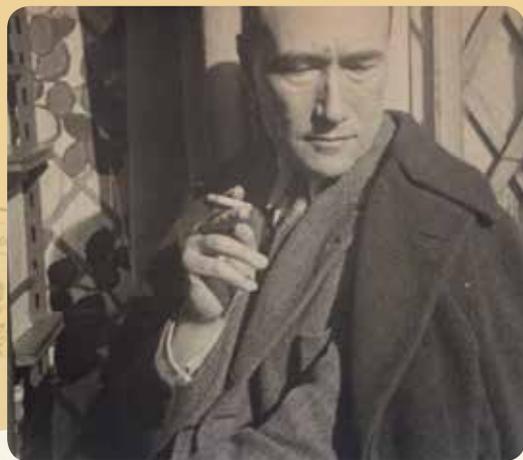


COLLOQUE
INTERNATIONAL

ANDRÉ GIDE
L'EUROPÉEN



16-18 MARS 2016

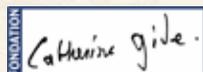
COLLOQUE • EXPOSITION • INAUGURATION



Institut de recherche en langues
et littératures européennes (ILLE EA 4363)

FLSH, Campus de l'illberg
Université de Haute-Alsace
10 rue des Frères Lumière, Mulhouse

CONTACT : Martina.Della-Casa@uha.fr
INFOS : www.ille.uha.fr



ILLBERG



Ill. de couverture : André Gide en février 1925. © fondation Catherine Gide

Meriem AHMED Thésée et la nouvelle quête de la Cité perdue	4	Thierry LAURENT La réception d'André Gide en Lituanie	8
Biljana ANDONOVSKA Gide, le surréaliste : la réception d'André Gide par le surréalisme serbe	4	Pierre MASSON De la Belgique au Luxembourg : étapes d'une éducation européenne	9
Christine ARMSTRONG Lafcadio Wluiki et Bernard Profitendieu : une double représentation de la bâtardise européenne	4	Vincenzo MAZZA Gide et Kafka réunis par le théâtre. <i>Le Procès</i> , un spectacle européen?	9
Stéphanie BERTRAND Penser l'Europe d'aujourd'hui avec Gide	5	Marie-Gabrielle QUENTIN DE GROMARD L'Œdipe de Gide, un héros nietzschéen?	10
Frédéric CANOVAS « Décidément je n'aime point Rome » : regards ambivalents chez André Gide et Maurice Denis	5	Carmen SAGGIOMO Gide et la culture italienne comme fondement de l'identité européenne	10
Stefania CARISTIA La réception d'André Gide dans les revues italiennes d'après-guerre (1944-1952)	6	Peter SCHNYDER « Comment peut-on être Suisse? »	11
Paola CODAZZI André Gide et le principe de l'un dans la différence	6	Elżbieta SKIBIŃSKA Gide en polonais	11
Martina DELLA CASA L'Europe chrétienne, l'Europe christique selon André Gide	7	Nicolas SURLAPIERRE Place de l'Europe : Gide et Benjamin	12
Paola FOSSA André Gide et la revue <i>La Voce</i> (1908-1916)	7	Slaven WAELTI Gide- <i>Nosferatu</i> ou les séductions du cinéma allemand	12
Ambre FUENTES La réception d'André Gide autour du monde	8	Jean-Michel WITTMANN Gide, du « génie des races » à la « culture européenne »	12
Mechthilde FUHRER La « Préface » à l' <i>Avertissement</i> à l' <i>Europe</i> de Thomas Mann par André Gide (1937)	8	Maja VUKUŠIĆ ZORICA Gide, « homme occidental » en Croatie	13
Robert KOPP Gide et les limites de l'art	8	Jean-Pierre PRÉVOST Portraits d'amis européens d'André Gide	13

INTERVENANTS



Meriem AHMED

Institut supérieur des langues
de Gabès, Tunisie

Thésée et la nouvelle quête de la Cité perdue

Chez Gide, l'Europe n'est pas un simple espace géographique dans lequel se dessinent les images du progrès et les jouissances de la vie ; l'Europe est avant tout une mémoire vivante qui offre à l'écrivain, à travers son histoire mythique, le plaisir de découvrir sa faiblesse, ses limites et son humanité. *Thésée* se veut ainsi nostalgique d'une Cité dans laquelle se construit le rêve européen de fraternité et d'égalité. Ce texte d'André Gide, écrit entre 1912 et 1944, au moment où l'Europe perd son humanité dans une quête absurde d'héroïsme, est une interrogation sur le destin de l'homme et de la terre, exilés dans un monde qui ne croit plus aux limites, un monde de démesure. La force créatrice qui anime Gide se lit dans ce texte, dans cette image moderne d'un héros qui renonce à son « héroïsme », et qui cherche désormais à construire son « utopie », celle qui possède les clés de la liberté d'un peuple européen, écrasé par les guerres et détruit par ses excès et ses désirs égoïstes. Cette réécriture du mythe chante, ainsi, non seulement les exploits magiques de Thésée, mais également l'esprit et la sagesse d'un homme politique moderne et humaniste.

Meriem Ahmed a étudié, en tant que doctorante, entre 2009 et 2015, à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Sfax, avec la thèse (en cours) « L'écriture de l'excès dans les récits gidiens : une poétique de la transgression », sous la direction de M. Mustapha Trabelsi. Entre 2008 et 2015, elle a également été assistante à l'Institut Supérieur des Langues de Gabès, en Tunisie. Ses domaines de recherche sont André Gide, la modernité, l'excès, la transgression.

Biljana ANDONOVSKA

Institut de littérature et d'art
de Belgrade, Serbie

Gide, le surréaliste : la réception d'André Gide par le surréalisme serbe

Notre article présentera la réception de l'œuvre d'André Gide par les surréalistes serbes / yougoslaves, entre 1923 et 1956. Nous montrerons l'intensité de cette réception, les formes différentes de sa manifestation (traductions, roman, journal intime, essais), ses accents spécifiquement surréalistes, ainsi que l'importance des parutions périodiques dans les échanges culturels internationaux. Cette réflexion nous donnera une vue nouvelle et différente du surréalisme serbe, en quelque sens plus gidien que le surréalisme français ; mais aussi un visage plus avant-gardiste et plus surréaliste de la figure de Gide lui-même.

Chercheuse scientifique à l'Institut de littérature et d'art de Belgrade, elle travaille sur sa thèse de doctorat « Poétique de l'antiroman surréaliste dans la littérature serbe et le contexte européen ». Ses principaux sujets de recherches sont : le surréalisme français et serbe, la psychanalyse, la théorie du roman, ainsi que les parutions périodiques et le matériel imprimé avant-gardiste. Elle a été co-auteurice de l'exposition « Avant-garde : du Dada au surréalisme », organisée par l'Institut de littérature et le Musée d'art contemporain de Belgrade (2014).

Christine ARMSTRONG

Denison University, Ohio, États-Unis

Lafcadio Wluiki et Bernard Profitendieu : une double représentation de la bâtardise européenne

Si l'intrigue des *Caves du Vatican* et des *Faux-monnayeurs* se déroule avant la Grande Guerre qui déchira surtout le vieux continent, l'écriture de ces deux fictions encadre le conflit mondial et offre une vision gidienne sensiblement différente de l'humanisme européen, à travers la représentation de personnages de naissance bâtarde, Lafcadio Wluiki et son avatar Bernard Profitendieu.

Nous proposons donc ici d'examiner quelle place Gide réserve à la littérature humaniste, à travers les textes lus par nos deux protagonistes. Lors de cette analyse, nous montrerons que si Lafcadio s'imprègne d'œuvres étrangères, Bernard, lui, s'ancre dans des lectures françaises on ne peut plus classiques. Il faudra donc se demander dans quelle mesure cette opposition lectoriale exemplifie la pensée de Gide à l'égard de l'internationalisme et des nationalismes qui se placent au centre des débats de la première moitié du XX^e siècle.

Christine Armstrong est professeure associée de français à l'Université Denison aux États-Unis où elle enseigne la langue, culture et littérature françaises. Sa recherche actuelle examine l'instrumentalisation de la nourriture dans les textes de fiction d'André Gide.

Stéphanie BERTRAND
Université de Lorraine

Penser l'Europe d'aujourd'hui avec Gide

Tandis que certains penseurs contemporains comparent la situation de l'Europe d'aujourd'hui à celle des années 1930, d'autres préfèrent mettre en évidence l'actualité d'un certain nombre de réflexions sur l'Europe datant de ces années d'entre-deux-guerres. Bien que partiellement éclipsé, dans cette perspective, par Paul Valéry, André Gide est toutefois volontiers cité par les hommes politiques français et même européens. Les aphorismes que ces derniers reprennent dans leurs discours politiques soulignent l'actualité de sa pensée en Europe, voire sur l'Europe. L'intérêt contemporain de sa pensée ne se mesure toutefois pas seulement aux énoncés sentencieux que cite une classe politique européenne qui n'est, par ailleurs, que très rarement lectrice de son œuvre : c'est aussi, plus largement, la conception gidienne d'une Europe unie et cosmopolite qui trouve aujourd'hui une résonance singulière. Ce sont donc les deux dimensions contemporaines de la « pensée » gidienne, en Europe et sur l'Europe, que nous nous proposons d'examiner, afin d'en souligner l'actualité.

Agrégée de Lettres modernes, Stéphanie Bertrand a soutenu, en octobre 2015, une thèse intitulée « Du

style des idées : l'aphorisme dans l'œuvre d'André Gide » à l'Université de Lorraine. Ses recherches actuelles portent sur les enjeux du style aphoristique dans l'écriture narrative, chez les contemporains de Gide (Paul Valéry, Paul Claudel, Louis-Ferdinand Céline...), mais aussi dans la littérature contemporaine (notamment chez Michel Houellebecq, Christian Bobin).

Frédéric CANOVAS
Arizona State University, États-Unis

« Décidément je n'aime point Rome » : regards ambivalents chez André Gide et Maurice Denis

À l'automne 1898, Gide et Maurice Denis se retrouvent à Rome où ils arpentent les palais, confrontant leurs impressions sur l'art. Les pages de son *Journal* proclament l'importance de ses conversations quasi-quotidiennes avec l'écrivain. Cependant, le « contact amoureux avec les choses » et les propos d'un Gide fasciné par le thème homo-érotique de la sculpture, finissent par ébranler la conception idéaliste de Denis. Au terme de son voyage romain, c'est l'heure des bilans : « L'habitude du plaisir immédiat, la confiance dans l'instinct et le laisser-aller des théories ont créé un besoin insatiable de plaisir toujours plus direct, et amené un raffinement exagéré de la sensibilité » écrit-il à Vuillard. « Plaisir immédiat », « besoin insatiable », « raffinement exagéré de la sensibilité » : il n'est pas difficile de constater combien l'influence de Gide est devenue ambiguë pour Denis. Alors que l'écrivain se prépare à publier *Saül* et à rédiger *L'Immoraliste*, c'est une trajectoire diamétralement opposée que choisit de suivre Denis, un cheminement qui le mènera au rejet du monde des sens, qu'a embrassé Gide, pour celui d'une inspiration chrétienne.

Frédéric Canovas enseigne la littérature française à l'Université de l'État d'Arizona depuis 2000. Il a édité les lettres de Gide à René Crevel en 2000 au Centre d'études gidiennes. Il est auteur de plusieurs livres et articles sur des auteurs des XIX^e et XX^e siècles (notamment Baudelaire, Huysmans, Marcel Schwob, Valéry, Cocteau, Léautaud, Julien Green, etc.) et les rapports entre texte et images dans les

livres illustrés modernes. Il travaille actuellement sur un ouvrage consacré au voyage et à l'exil de Gide à Julien Gracq.

Stefania CARISTIA
Université Paris-Sorbonne

La réception d'André Gide dans les revues italiennes d'après-guerre (1944-1952)

Avec la fin de la Deuxième Guerre mondiale, l'œuvre de Gide est massivement traduite et publiée en Italie; cependant, l'intérêt que lui réserve la critique dans les revues littéraires et culturelles est souvent limité à la répétition de lieux communs. Considéré unanimement comme représentant de la culture de l'entre-deux-guerres, le modèle gidien est célébré ou rejeté selon des critères de jugement schématiques, moins esthétiques que moraux et politiques; cela reflète la division du champ littéraire italien à l'issue du tournant de la guerre, caractérisé par le désir de renouvellement, la difficulté à définir de nouveaux critères de jugement critique et esthétique, et la progressive idéologisation du débat culturel, suivant la définition de nouveaux équilibres géopolitiques. Gide classiciste, modèle de style, humaniste, individualiste, moraliste, communiste par erreur, décadent, européiste, bourgeois, tentateur, fils prodigue : la réception se cristallise autour de certains jugements établis, portant moins sur son œuvre narrative que sur ses écrits autobiographiques et sur sa personnalité. Au moment du couronnement de sa carrière par le prix Nobel, Gide devient, en Italie, le symbole d'une époque révolue, sans que la critique italienne ait pu faire le bilan du renouvellement esthétique représenté par son œuvre narrative.

Stefania Caristia, doctorante contractuelle en Littérature comparée (CRLC, EA 4510) de l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV), prépare, depuis 2014, une thèse sur « La réception de la littérature française dans les revues littéraires italiennes de la deuxième moitié du XX^e siècle (1944-1970) » sous la direction de Jean-Yves Masson.

Paola CODAZZI
DESE, Université de Bologne, Italie

André Gide et le principe de l'union dans la différence

André Gide revient souvent à l'idée que c'est par sa particularité même que chaque nation contribue à l'équilibre, au « concert européen » (*L'Avenir de l'Europe*, 1923). Ce principe d'unité dans la diversité pourrait bien être considéré comme la clé de voûte de la réflexion gidienne sur l'Europe. Ce qui est intéressant est que ce motif fait écho à son discours sur la France, qui se veut elle aussi comme la terre de la variété dans l'unité. Cela revient-il à dire que lorsque l'auteur propose un certain modèle d'Europe, il fait en même temps, un éloge de la France? L'un n'implique pas l'autre. Ce qu'il faut admettre est que la représentation qu'André Gide se fait de l'identité française – « à un heureux confluent de races » (*Nationalisme et littérature*, 1909) – est la prémisse nécessaire à une forme de cosmopolitisme différencialiste. Ces deux mouvements de la pensée gidienne, le mouvement centripète, de réflexion sur la France, et le mouvement centrifuge, de réflexion sur l'Europe, se répondent à l'intérieur de l'œuvre fictionnelle. C'est en nous concentrant sur *Les Faux-monnayeurs* que nous essayerons de montrer qu'« on peut être à la fois patriote et internationaliste » (*Journal*, 1934).

Paola Codazzi a fait ses études en Italie (Università di Pavia) et en France (Université de Strasbourg, Paris IV, École Normale Supérieure). Doctorante en 2^e année du DESE (Università di Bologna), elle travaille sous la direction de Mme Anna Soncini en cotutelle avec M. Peter Schnyder de l'Université de Haute-Alsace. Elle collabore à la revue *Studi Francesi*, dans la section « Novecento ». Son article – « Jean-Paul Sartre e il tragico moral di André Gide » – est en cours de publication dans la revue *Il Confronto Letterario*.

Martina DELLA CASA
ILLE, Université de Haute-Alsace

L'Europe chrétienne, l'Europe christique selon André Gide

Dans « L'avenir de l'Europe », article publié en 1923 et relatant un dialogue entre André Gide et un haut fonctionnaire chinois, ce dernier demande : « Ne croyez-vous pas [...] que tout ce dont souffre aujourd'hui l'Europe vient de ce qu'ayant opté pour la civilisation, elle se rallie à une religion qui la nie ? » C'est autour de cette question que s'articule cet exposé, afin d'explorer comment se croisent les réflexions de Gide sur la civilisation européenne et celles sur le christianisme. Dans cette Europe où, écrit-il, « tout ce qui représente la tradition est appelé à être bousculé », le christianisme devient à la fois l'objet d'une remise en question qui va jusqu'au rejet et, à travers les paroles du Christ, la source d'un possible « élan » régénérateur. Gide se dit en effet « convaincu de la profonde vérité contenue dans l'enseignement du Christ : quiconque veut sauver sa vie la perdra, mais quiconque donnera sa vie la rendra vraiment vivante », à savoir « que le sommet de l'individualisme est dans le sacrifice (mais volontaire) », principe qui vaut aussi bien pour les individus au sein d'une communauté, que pour les nations au sein de l'Europe. Le but de cette analyse étant de mettre en évidence que, dans ces écrits sur l'Europe, le passage d'une civilisation en ruine à un « monde neuf » nécessite une transformation (voire une conversion) qui se configure chez l'écrivain comme celle d'une Europe chrétienne en une Europe christique.

Martina Della Casa est ATER auprès de la Faculté des Lettres, Langues et Sciences humaines de l'Université de Haute-Alsace et membre de l'Institut de recherche en langues et littératures européennes (ILLE EA 4363). En 2014, elle a soutenu, à l'Université de Bologne, sa thèse, « Expériences du sacré et (dé)figurations du Christ. Artaud, Beckett et Pasolini » (DESE – Doctorat d'Études supérieures Européennes, Cycle XXVI – La présence de la Bible dans la littérature européenne). En continuité avec les recherches doctorales, elle est en train de développer un projet postdoctoral portant sur le christianisme et la figure du Christ dans l'œuvre de Gide,

recherche qu'elle poursuit dans le cadre du Prix de la fondation Catherine Gide du Centre André Gide – Jean Schlumberger (fondation des Treilles).

Paola FOSSA
ILLE, Université de Haute-Alsace

André Gide et la revue *La Voce* (1908-1916)

Le sujet des rapports entre André Gide et la revue *La Voce*, ou mieux, l'intérêt de cette dernière pour l'œuvre de Gide nous rapporte aux origines de la littérature italienne du XX^e siècle. Le panorama des revues culturelles italiennes entre la fin du XIX^e siècle et les quinze premières années du XX^e est riche et varié ; dans ce contexte, *La Voce* de Giuseppe Prezzolini tient une place de choix, en se présentant depuis le début comme le « lieu de construction » d'une nouvelle identité culturelle italienne dans le monde moderne. On verra son rapport avec Gide : bien que différent au niveau d'âge, parfois au niveau stylistique, très souvent au niveau thématique et moral, les écrivains *vociani* avaient une immense admiration pour son œuvre, en y percevant des instances communes : le dégoût pour la forme traditionnelle du roman, la recherche de formes alternatives, notamment en direction du fragment ou de la prose lyrique, et – surtout – l'autobiographisme diffusé. Bien que le rapport biographique soit exigu, en relisant la revue et les œuvres de ses auteurs, on s'aperçoit que ce rapport, à côté d'un solide échange avec d'autres revues littéraires européennes, laisse des traces bien profondes dans la culture et dans l'âme des *vociani* et de leur revue.

Paola Fossa a débuté ses études à la Faculté des Lettres modernes à l'Université de Gênes, en Italie ; elle s'est ensuite tournée en direction de la France, avec le Master CLE (Cultures littéraires Européennes) à l'Université de Haute-Alsace (Mulhouse) et à l'Université de Bologne, avec un mémoire de recherche sur les rapports entre André Gide et le milieu culturel italien du début du XX^e siècle, notamment avec la revue *La Voce*. Elle poursuit maintenant ses recherches, en doctorat, auprès du Département d'Italien de l'Université de Haute-Alsace.

Ambre FUENTES
Fondation Catherine Gide

La réception d'André Gide autour du monde

Qui est « Gide l'Européen » pour le lecteur d'aujourd'hui ? Après une enquête menée dans une dizaine de pays depuis 2013, l'exposé cherchera à retracer la façon dont l'œuvre de Gide a voyagé et voyage, grâce à internet, aux réseaux de lecteurs, aux traductions. On s'interrogera, à partir des témoignages des personnes rencontrées, sur les différences dans la réception de Gide selon les langues et les lieux.

Ambre Fuentes est coordinatrice d'édition et graphiste indépendante. Elle est notamment chargée de mission de la fondation Catherine Gide.

Mechthilde FUHRER
Conseil de l'Europe

La « Préface » à l'Avertissement à l'Europe de Thomas Mann par André Gide (1937)

Au moment où Thomas Mann est déchu de la nationalité allemande, André Gide préface la version française de ses derniers écrits, parus en France sous le titre *L'Avertissement à l'Europe*. Par cette prise de position politique, Gide ne prend pas seulement la défense remarquée de l'homme de Lettres allemand, prix Nobel, mais expose par là même sa vision humaniste engagée de portée européenne.

Mechthilde Fuhrer a soutenu en 1996 sa thèse de doctorat : « Les relations d'André Gide et des frères Heinrich Mann et Thomas Mann : pionniers d'un dialogue franco-allemand ». Elle est depuis impliquée dans divers projets européens de recherche.

Robert KOPP
Université de Bâle, Suisse

Gide et les limites de l'art

Pour Gide, l'œuvre d'art n'est pas « un morceau de nature vu à travers un tempérament », mais une création volontaire, une composi-

tion riche non seulement de l'intelligence de l'artiste, mais de l'intelligence « de tous ses amis ». Ainsi, il ne subit pas les influences : il les recherche, mais selon un système d'affinités électives qu'il s'agira ici de mettre en lumière.

Robert Kopp est Professeur honoraire à l'Université de Bâle, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Il est aussi membre du comité de rédaction et contributeur régulier des Travaux de littérature, de Commentaire, de la Revue des Deux Mondes. Dernières publications : Baudelaire, le soleil noir de la mélancolie (Gallimard, 2004), Album Breton (Gallimard, 2008), Un siècle de Goncourt (Gallimard, 2012). Il a organisé toute une série de colloques aux Treilles, où il dirige, avec Peter Schnyder, le Centre de recherches André Gide – Jean Schlumberger. Les actes sont publiés chez Gallimard (Cahiers de la NRF) : Romantisme et révolution(s) (3 vol., 2008-2010), La place de la NRF dans la vie littéraire du XX^e siècle (2009), Gallimard 1911-2011, lectures d'un catalogue (2012), Gide – Copeau – Schlumberger : l'art de la mise en scène (à paraître).

Thierry LAURENT
ILLE, Université Paris-Sorbonne

La réception d'André Gide en Lituanie

Après être demeurée province russe durant tout le XIX^e siècle, la Lituanie conquiert son indépendance au lendemain de la Première Guerre mondiale. Ses liens culturels avec la France s'intensifient et beaucoup de nos écrivains sont alors traduits en lituanien. Parmi ces derniers, André Gide. Son influence est certes de moindre importance que celles de Jacques Maritain ou de François Mauriac dans ce petit pays rural encore très marqué par le catholicisme. Il n'empêche qu'une partie de la jeunesse et de l'intelligentsia progressiste est séduite autant par sa liberté de ton, voire par son adhésion éphémère au communisme, que par sa contribution à la réflexion sur l'évolution du genre romanesque. Envahie par l'Armée rouge, puis par la Wehrmacht au début de la Seconde Guerre mondiale, la Lituanie deviendra République socialiste soviétique après 1945. L'auteur de *Retour de l'URSS* restera très longtemps banni des programmes scolaires et

universitaires et ses livres seront quasiment introuvables. Dans les années soixante-dix, l'anathème fait place à un dénigrement de principe, n'excluant plus l'étude de l'originalité esthétique de son œuvre. À la fin de l'ère soviétique, les traductions en russe et en lituanien se multiplient. Après 1991, dans la Lituanie redevenue libre, Gide devient, avec Camus, l'un des écrivains occidentaux les plus lus et respectés.

Thierry Laurent est docteur en Littérature française du Moyen Âge et de la Renaissance (Université Paris IV-Sorbonne), docteur en Littérature française du XX^e siècle (Université Paris IV-Sorbonne) et est habilité à diriger des recherches (Université de Haute-Alsace). Auteur d'une dizaine d'essais, il a notamment publié Échanges littéraires franco-lituanien (Paris, Connaissances et Savoirs, 2009). Il fait paraître en 2016 un article sur la relation Gide-Mauvois dans le Bulletin des amis d'André Gide.

Pierre MASSON

Association des amis d'André Gide,
Université de Nantes

De la Belgique au Luxembourg : étapes d'une éducation européenne

Ce fut d'abord sur le plan artistique et intellectuel que Gide noua plusieurs amitiés en Belgique, faisant de ce pays un terrain d'essai de ses ambitions littéraires, avant que la guerre de 1914 ne l'amène sur le terrain de l'action humanitaire. Cet élargissement de ses frontières morales allait s'étendre également à deux grands-duchés, Weimar et surtout le Luxembourg, favorisant en lui l'émergence d'une vision supranationaliste, favorable au rapprochement avec l'Allemagne et finalement à un œcuménisme européen.

Pierre Masson est président de l'Association des amis d'André Gide, éditeur des œuvres de Gide dans la Bibliothèque de la Pléiade, du Dictionnaire Gide et d'une douzaine de ses correspondances.

Vincenzo MAZZA
Université Paris-Ouest

Gide et Kafka réunis par le théâtre. *Le Procès*, un spectacle européen ?

L'attention de Gide à l'égard de la production littéraire européenne lui permet de saisir très vite l'importance de Franz Kafka. Son engagement pour la production kafkaïenne commence d'ailleurs très tôt. Gide signe le *Hinweis auf Franz Kafka* que Max Brod avait soumis à l'attention de Jean Paulhan déjà en 1931, pour favoriser la publication des ouvrages posthumes de l'auteur tchèque. En 1940 Gide note : « Je relis *Le Procès* de Kafka avec une admiration plus vive encore, s'il se peut, que lorsque je découvris ce livre prestigieux. Pour habile que soit la préface de Groethuysen, elle ne me satisfait guère. » Cette insatisfaction pour le travail de l'ami Groethuysen révèle le désir d'apporter une contribution plus importante qu'une exégèse. Cette opportunité arrivera en 1942, au moment où Jean-Louis Barrault proposera à Gide de collaborer à une transposition scénique du roman de Kafka. Nous proposons une analyse du travail d'adaptation du roman de Kafka à partir de documents d'archives, de la correspondance Gide-Barrault et des notes de mise en scène. *Le Procès* est joué pour la première fois le 10 octobre 1947 au théâtre Marigny. Quelque deux semaines plus tard, André Gide reçoit le prix Nobel de littérature.

Vincenzo Mazza est docteur en Études théâtrales des Universités de Roma Tre et de Paris Ouest-Nanterre où il est membre de l'EA 4414/HAR. Ses recherches portent sur le rapport entre les dramaturges et les metteurs en scène entre les années trente et cinquante. Il anime le séminaire « Corps à corps » à l'Institut culturel italien de Paris. Avec le soutien de la SEC, il a organisé le colloque « Le Théâtre d'Albert Camus et le Siècle d'Or », les 5 et 6 février 2016 au Collège d'Espagne.

L'Œdipe de Gide, un héros nietzschéen ?

En héritant, avec le sujet d'Œdipe, d'une tradition millénaire, tant mythique que littéraire, Gide doit trouver une voie propre et proposer sa propre lecture. L'une des voies de la modernisation d'Œdipe par Gide nous semble reposer sur une réappropriation nietzschéenne du mythe, axée sur le combat du surhumain contre le dogmatisme religieux. Comme il le note dans son *Journal*, il choisit de montrer le conflit entre « celui qui se soumet à Dieu et celui qui oppose à Dieu l'homme ». Il a voulu montrer, dans sa pièce, l'homme qui s'établit en face des dieux et oppose la pensée libre au dogmatisme. Il dramatise ainsi un combat nietzschéen entre Œdipe, représentant de l'affirmation de soi et de la vie ascendante, et un Tirésias christianisé qui exhorte chacun à la pénitence. Le dramaturge trouve particulièrement dans Nietzsche une philosophie de la création de soi. Se croyant bâtard, Œdipe revendique, à l'instar de nombreux héros gidiens, ce statut qui fait de lui un homme sans Dieu ni maître. Son ami Jean Schlumberger conseille à Gide « de rendre bien éclatant le triomphe d'Œdipe sur Tirésias au troisième acte », pensant qu'il allait consacrer la victoire du héros païen nietzschéen sur les forces ascétiques du sentiment chrétien, incarnées par Tirésias.

Pourtant, le projet d'*Œdipe* a donné lieu à des infléchissements de sens de la part de son auteur, comme en témoignent les notes de son *Journal*. Gide fait de son héros un porte-parole ambigu, comme s'il avait projeté de montrer la fragilité de l'édifice du surhumain selon Nietzsche, ainsi que sa difficile mise en œuvre. À partir de 1927, il envisage un infléchissement du dénouement. Le sous-titre *Œdipe ou le triomphe de la morale*, qu'il envisage, suggère l'échec de la libération d'Œdipe, ses yeux crevés signifiant alors un aveuglement intellectuel du personnage et non plus le symbole d'un renouveau qui rendrait au héros sa vision optimiste du monde. Perdant ses illusions, Œdipe se crève les yeux pour ne plus contempler l'abîme du désespoir. Il s'éloigne alors de la conception nietzschéenne du héros dans *La*

Naissance de la tragédie, suffisamment fort pour affronter la vérité dionysiaque du monde. Dans cette optique, la construction du surhumain apparaît alors comme un leurre, car elle est bâtie sur le mensonge ou le voilement d'une vérité atroce. Le triomphe de la religion envisagé un temps par Gide, pourrait bien entraîner l'échec du surhumain de Nietzsche et sa volonté d'être soi-même son propre créateur, ce qui semble difficilement conciliable avec la reconnaissance d'une fatalité toute puissante dont Œdipe est le jouet. Le surhumain semble dès lors laisser place au converti dans ce nouveau projet. Cependant, plusieurs éléments du dénouement à l'acte III, dans la version finale, laissent à penser que Gide conserve finalement à son héros le « pessimisme de la force » que Nietzsche admirait chez les Grecs. Le dénouement fondé sur l'ultime péripétie de l'aveuglement volontaire d'Œdipe consacre selon nous la victoire du héros qui s'accomplit dans un acte héroïque. Certes asservi à une fatalité tragique qui le dépouille de sa liberté, Œdipe trouve néanmoins la force de se surmonter et de s'affirmer jusqu'au bout, comme un créateur de sa destinée.

Marie-Gabrielle Quentin de Gromard est professeure agrégée (PRAG) à l'Université Paris-Sud 11 en Expression et Culture générale et docteur ès Lettres en Littérature française. Sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle sous la direction de Jean-Yves Guérin, porte sur l'influence de Nietzsche dans le théâtre français du XX^e siècle, notamment dans les œuvres dramatiques d'André Gide, Antonin Artaud, Albert Camus, Jean-Paul Sartre, Henry de Montherlant et Jean Vauthier. Elle a contribué à des colloques et des revues universitaires sur Caligula et L'État de siège d'Albert Camus, le théâtre de Jean Vauthier, Les Mouches de Sartre et l'adaptation du Zarathoustra de Nietzsche à la scène par Jean-Louis Barrault.

Carmen SAGGIOMO
Université de Naples II, Italie

Gide et la culture italienne comme fondement de l'identité européenne

En juin 1950, lors de son dernier voyage en Italie, André Gide, invité par le directeur Jean

Pasquier, donne une conférence au sein de l'Institut français de Naples. Sa causerie est l'acte par lequel il s'acquitte explicitement « d'une vieille dette de reconnaissance » envers l'Italie. Pour Gide, c'est le moment de sortir de la fiction et de faire le bilan de son expérience en tant qu'intellectuel européen. Il parle de l'Italie et de sa culture qui, depuis toujours, le fascinent. Il reconnaît à l'Italie un rôle de premier ordre dans l'histoire de l'Europe, car c'est un lieu complexe où fusionnent l'art et la nature, la littérature et la vie civile, le christianisme et la romanité. En Italie, Gide trouve à la fois les racines de l'Europe et le sens de l'avenir. Il décompose, dans le kaléidoscope de sa mémoire, les images et les témoignages d'une vie, livrant de Naples un appel aux origines de l'humanisme européen pour les léguer aux générations futures.

Carmen Saggiomo est chercheuse de langue et traduction françaises au sein du Département de Sciences politiques « Jean Monnet » de l'Université de Naples II. Elle s'occupe de théorie et de critique de la traduction, d'études terminologiques et lexicographiques du droit et de la politique. Elle a fondé les Cahiers de culture française, francophone et maghrébine. Parmi ses dernières publications, rappelons : Il Contratto sociale di Jean-Jacques Rousseau in alcune traduzioni italiane; Les mots du droit et de la politique; La fortuna italiana delle Caves du Vatican di André Gide. Elle a traduit les œuvres de Victor Segalen, Essai sur l'exotisme et Penseurs païens et d'André Gide, Traité du Narcisse et À Naples. Reconnaissance à l'Italie, dont la publication est prévue fin 2016.

Peter SCHNYDER
fondation Catherine Gide, ILLE,
Université de Haute-Alsace

« Comment peut-on être Suisse? »

Tel Montesquieu, Gide n'aimait pas la Suisse. Dans *Si le grain ne meurt*, il affirme qu'il « avait pris la Suisse en horreur ». Dans son imaginaire, marqué durablement par son séjour à *La Brévine* (dans le Haut-Jura neuchâtelois), le pays représente l'hygiène, la propreté, l'ordre, l'austérité, une certaine rigueur protestante sinon calviniste, valeurs défendues par sa mère, qui ont fait partie de sa première éducation.

Peut-être pour s'en démarquer, il a préféré les palmiers aux sapins, la chaleur et la grâce des pays méridionaux aux glaciers. Par opposition au Sud, la Suisse reste pour l'écrivain le pays des cures, de la santé, de la préparation au travail. Elle est un mal nécessaire, car insignifiante à plus d'un titre, et tout d'abord pour ses paysages. Tout en appréciant l'accueil de certains amis suisses et leur esprit cosmopolite, le pays est pour Gide (mais il faudra nuancer), une expression de l'étrange plutôt que de l'étranger, et partant hors de portée politique. Gide fait en outre un usage intéressant de la neutralité. Amateur des hauts plateaux déserts, il a situé la partie intermédiaire des *Faux-Monnayeurs* à Saas-Fée, dans les Alpes valaisannes – sans doute pour permettre à ses protagonistes de pénétrer dans une sorte de *no man's land* sans frontières, propice aux vertiges de la liberté.

Professeur émérite à l'Université de Haute-Alsace, président de la fondation Catherine Gide, Peter Schnyder va publier, avec Juliette Solvès, la Correspondance 1899-1950 entre Gide et Maria Van Rysselberghe (Gallimard, 2016).

Elżbieta SKIBIŃSKA
Université de Wrocław, Pologne

Gide en polonais

Nous proposons d'examiner la réception polonaise de l'œuvre d'André Gide à travers la lecture de la liste bibliographique des traductions de ses livres en polonais. Prenant en considération les titres traduits, l'année de la traduction et de sa publication (et, le cas échéant, celle d'éventuelles rééditions), les éditeurs, les collections, les traducteurs et les paratextes éventuels, nous montrerons que le transfert des écrits de l'auteur des *Caves du Vatican* en Pologne s'est fait de façon irrégulière, fragmentée, aléatoire, le plus souvent avec un décalage de plusieurs décennies. L'œuvre de l'écrivain est dispersée entre divers éditeurs et traducteurs, et son « intraduction » semble se faire sans programme préétabli de la part des acteurs qui en sont responsables.

Elżbieta Skibińska, professeure à l'Université de Wrocław, où elle dirige le Département de traduction de l'Institut d'études romanes. Romaniste

et poloniste, elle a publié de nombreux travaux portant sur la traduction, dont *Przekład a kultura. Elementy kulturowe we francuskich tłumaczeniach « Pana Tadeusza »* [Traduction face à la culture : éléments de la culture nobiliaire dans les traductions françaises de Pan Tadeusz], et *Kuchnia tłumacza. Studia o polsko-francuskich relacjach przekładowych* [La cuisine du traducteur. Études sur la traduction entre la France et la Pologne]. Elle a codirigé, avec Magda Heydel et Natalia Paprocka, le volume *La voix du traducteur à l'école / The Translator's Voice at School*, t. 1 : Canons, t. 2 : Praxis (Éditions québécoises de l'œuvre 2015) et, avec Regina Solová et Kaja Gostkowska, *Vingt-cinq ans après...* Traduire dans une Europe en reconfiguration (Orizons 2015).

Nicolas SURLAPIERRE
Musées de Belfort

Place de l'Europe : Gide et Benjamin

Slaven WAELTI
Université de Bâle, Suisse

Gide-Nosferatu ou les séductions du cinéma allemand

L'invention du cinéma n'est pas allée sans poser une question fondamentale au roman : ce dernier est-il, par essence, un scénario de film ou se définit-il, au contraire, par sa résistance à être porté à l'écran ? Ce dédoublement des médias de la fiction semble coïncider, chez Gide, avec la multiplication des doubles dans la fiction et, dans le cinéma des années 1920, avec la présence obsédante de miroirs et de spectres. Un vieux fonds romantique, allemand, hoffmannien, semble hanter l'écran, mais un romantisme devenu muet, qui fait positivement et techniquement voir les fictions que l'exercice de la lecture de romans réservait à l'imagination. De là son irrésistible pouvoir de séduction. À propos de *Nosferatu*, Gide confiait qu'il le verrait « volontiers paraissant un monstre hideux à tous ; charmant aux yeux de la jeune femme, victime volontaire et séduite ; mais que séduit à son tour, il se fit de moins

en moins horrible, jusqu'à devenir l'être exquis dont il n'a d'abord pris que l'apparence. » Mais de quoi parle-t-il ici ? de lui, de son pouvoir de séduction, du romantisme ? À moins qu'il ne s'agisse précisément du rapport du roman français au cinéma allemand.

Slaven Waelti a étudié la philosophie, la littérature et la science des médias à l'Université de Bâle, à l'E.N.S. de Paris et à la Humboldt Universität de Berlin. Il est l'auteur d'une thèse sur Pierre Klossowski : Klossowski l'incommunicable, lectures complices de Gide, Bataille et Nietzsche (Droz, 2015). Il est actuellement maître-assistant à l'Université de Bâle et prépare une thèse d'habilitation sur la mise en forme littéraire et médiatique de l'économie au temps des Lumières.

Jean-Michel WITTMANN
Université de Lorraine

Gide, du « génie des races » à la « culture européenne »

La communication s'appuiera sur un constat, susceptible d'étonner sinon de désorienter le lecteur d'aujourd'hui. D'un côté, Gide peut apparaître, avec d'autres écrivains, comme le promoteur d'une « culture européenne », dans une perspective très contemporaine. De l'autre côté, il n'a cependant jamais cessé de se référer à d'hypothétiques identités nationales, ni de chercher à définir ce qu'il appelle l'esprit ou le génie d'un peuple, voire le « génie d'une race » (*Ainsi soit-il ou les jeux sont faits*) et il conçoit la littérature comme la « lente explication d'une race » (*Journal*). En revenant sur l'usage croisé des notions de « race » et de « culture européenne » dans les écrits de Gide, il s'agira donc de chercher à comprendre comment une pensée intégrant cette notion de race, ancrée dans le XIX^e siècle, peut féconder une réflexion sur la culture européenne, dans un cadre de pensée lui-même fortement structuré par l'idéologie nationaliste.

Jean-Michel Wittmann est professeur à l'Université de Lorraine où il est responsable du Centre d'études gidiennes. Auteur d'essais critiques sur Gide, il a participé à la dernière édition des Œuvres romanesques dans la Bibliothèque de la Pléiade et également dirigé, avec Pierre Masson, le Dictionnaire Gide (Garnier, 2011).

Gide, « homme occidental » en Croatie

Gide est depuis longtemps (1929) le contemporain capital des intellectuels des Balkans. Déjà en 1937, paraît la traduction anonyme et tronquée de son *Voyage en U.R.S.S.*, qui annonce l'année cruciale, 1940, quand Jovanović et Bogdan font voir la diversité de son influence en Croatie, pour la plupart littéraire et esthétique, et de son impact éthique, moral et social, non nécessairement socialiste ou communiste. Or, la réduction de la figure gidienne en un symbole de renversement – de l'esthétique au politique, du littéraire au social, ou strictement « politique » et profondément « littéraire » – n'a pas lieu en Croatie. Ainsi, ce travail essaiera-t-il d'aller au-delà du travail de Vucelj, pour relier ses traductions et le manque étrange du *Journal* en Croatie. Gide, « l'homme occidental », n'est ni un esthète, ni un dandy en Croatie, ni un « socialiste » d'apparatchik, ni un « révolutionnaire ». La figure gidienne y conjugue toutes les facettes d'un « contemporain capital » non accablant, d'un intellectuel qui ne veut pas faire école, d'un écrivain qui promet un engagement tout autre, bref d'un Européen qui finit par poser la question des lectures infinies de l'imaginaire : quel Européen pour quels Européens ?

Maja Vukušić Zorica, *Maître de conférences (Université de Zagreb), ancienne boursière du gouvernement français, qui a soutenu sa thèse sur le Journal de Gide (2011) à l'Université Paris Diderot (dir. Éric Marty). Elle a publié André Gide : Les gestes d'amour – l'amour des gestes (Éditions Orizons, « Universités », dirigée par P. Schnyder, 2013). Elle s'intéresse aux liens entre la littérature, la théorie, la philosophie, la musique et l'érotisme. Boursière du CNL, elle a traduit treize livres en croate.*

EXPOSITION PHOTOGRAPHIQUE

Préparée et installée par
Jean-Pierre PRÉVOST (Paris)

• • • • • Portraits d'amis européens d'André Gide

L'exposition est composée de portraits d'amis européens d'André Gide, essentiellement allemands, luxembourgeois, belges, français... qui ont joué pour ce dernier un rôle décisif, d'une part dans l'évolution de ses goûts littéraires, lectures et rencontres, d'autre part dans l'évolution de son intérêt pour l'Europe et sa nécessaire (re)construction. L'exposition, par sa taille, ne prétend pas faire une étude complète du sujet, mais seulement en montrer quelques aspects, quelques figures essentielles.

Gide et l'Allemagne

À l'École alsacienne, André Gide adolescent étudie la langue allemande – d'ailleurs obligatoire – et découvre Schopenhauer et Goethe (Werther). Il dira aimer pratiquer l'allemand, mais surtout étudier la culture et les auteurs allemands avec plus de plaisir que les auteurs latins, hormis son admiration pour Ovide et Virgile.

À vingt-trois ans, au printemps 1892, Gide effectue son premier voyage à Munich, sans sa mère. Il y assiste à des représentations d'opéras de Wagner, qu'il déteste. « L'Allemagne n'a peut-être jamais rien produit d'aussi grand et d'aussi barbare » (*Journal*).

Il découvre les *Élégies romaines* de Goethe, une œuvre dont l'importance fondamentale ne se démentira jamais, pour l'affirmation de « la légitimité du plaisir, à l'opposé du puritanisme qu'il a toujours connu » (*Journal*, avril 1893). Il lit également avec bonheur Torquato Tasso, *Iphigénie*, *Prométhée*, Wilhelm Meister, découvre Nietzsche, Heine, Novalis, Fichte...

On sait l'apport essentiel de l'œuvre de Nietzsche sur la pensée gidienne : « Chaque fois que je reprends Nietzsche, il me semble que plus rien ne reste à dire, et qu'il suffise de le citer. » (*Journal*) Gide trouve chez Nietzsche l'affirmation de convictions qui seront les

siennes propres toute sa vie : la remise en question de toutes les valeurs considérées comme immuables, le refus de tout système réducteur de la vie et de ses pulsions vitales. Nietzsche est un catalyseur qui l'autorise à aller plus loin dans l'autonomie de son art.

Son oncle Charles Gide, son beau-frère Marcel Drouin et ses amis Maria et Théo Van Rysselberghe vont l'inciter, à des titres divers, à approfondir sa culture allemande et à favoriser des rencontres.

C'est ainsi qu'en 1903, accompagné de Maria et de Théo, il donne une conférence à Weimar, invité par le Comte Harry Kessler, sur le thème : *De l'importance du public*. À cette occasion, il rencontre Aline Mayrisch, et prend contact avec Madame Förster-Nietzsche, la sœur du philosophe ainsi qu'avec Hugo Von Hofmannsthal.

Autre rencontre, celle d'un traducteur pour *Philoctète*, puis pour *L'Immoraliste* et *Le Roi Candaule*, qui sera représenté à Vienne en 1906 et à Berlin en 1908.

Ses contacts se multiplient : avec le poète Stefan George qu'il admire, avec Rainer Maria Rilke qui traduira *Le Retour de l'Enfant prodigue* en 1914.

Il découvre Hölderlin, fait la connaissance de Carl Einstein, jeune écrivain anarcho-communiste proche de la revue *Die Aktion*, auteur d'un ouvrage pionnier sur l'art africain, et du roman *Bébuquin*, dédié à Gide.

Juin 1919 : Gide publie, à la NRF, *Réflexions sur l'Allemagne*. Il y expose les conclusions de sa réflexion sur la complémentarité entre la France et l'Allemagne, vision d'avenir d'une Europe culturelle nourrie par ses conversations avec Walter Rathenau et Ernst-Robert Curtius. Entre 1923 et 1928, il multiplie les contacts, en particulier avec le sexologue Magnus Hirschfeld dont il citera les travaux dans *Corydon*.

En 1928, il donne une conférence sur Rilke à Berlin. Il travaille avec Théa Sternheim qui a traduit sa pièce *Saül* et qui souhaite la monter en version allemande. Ils se sont connus à Paris. Elle deviendra sa confidente et fera de Gide des photos exceptionnelles. Gide lui obtiendra plus tard un permis de séjour en France après son internement comme juive au camp de Gurs.

De 1930 à 1934, Gide multiplie les voyages en Allemagne : Stuttgart, Bonn, Berlin, Ems, Munich, Darmstadt (pour la présentation d'*Œdipe*), Wiesbaden avec Ida Rubinstein et

Igor Stravinski.

En 1934, retour à Berlin, avec André Malraux, pour tenter de rencontrer Goebbels et lui demander la libération des prisonniers politiques bulgares... Il retournera en juin 1946 à Munich, puis en 1947 à Tubingen, Munich et Berlin.

Gide et le Luxembourg

André Gide a séjourné huit fois au Luxembourg. Ces séjours sont nés de la rencontre exceptionnelle entre l'auteur et Aline Mayrisch de Saint-Hubert.

L'histoire commence en 1903, après la publication de *L'Immoraliste*. Aline Mayrisch écrit alors, sous le pseudonyme A. M. de Saint-Hubert, un article intitulé « Immoraliste et surhomme », dans la revue bruxelloise d'avant-garde *L'Art moderne*. Cet article élogieux enthousiasme Gide. Maria Van Rysselberghe lui révèle l'identité de son auteur : Aline Mayrisch, dont elle est l'amie intime depuis 1901.

Aline Mayrisch et André Gide se rencontrent à Weimar en 1903. Gide est venu donner une conférence, invité par le Comte Kessler. C'est le début d'une longue amitié. Aline est la femme d'Émile Mayrisch, riche industriel luxembourgeois, mécène, partisan visionnaire d'une Europe nouvelle, réconciliateur entre la France et l'Allemagne dans les années 1920, comme nous le verrons plus tard.

En 1909, Aline Mayrisch écrit un nouvel article consacré à *La Porte étroite*, et en 1911, à *Isabelle*. Les rencontres avec Gide s'intensifient, en particulier à Paris chez La Petite Dame. Aline a une immense admiration pour Gide, et beaucoup d'affection, d'ailleurs partagée. Ils voyageront ensemble en Allemagne, en Italie, en Grèce, en Turquie et au Maroc.

Lorsque Gide, dont on sait l'intérêt pour la culture allemande, souhaite ouvrir la NRF à de nouveaux auteurs, c'est Aline, parfaitement bilingue, qu'il va solliciter pour y collaborer. Avec lui, elle va traduire *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* de Rainer Maria Rilke, et faire connaître en France l'œuvre du poète. Elle supervisera la traduction en allemand des *Caves du Vatican*. Elle est invitée aux Décades de Pontigny en 1911. Gide va séjourner quatre fois chez les Mayrisch à Dudelange entre 1919 et 1920, puis quatre fois dans leur nouvelle résidence de Colpach entre 1920 et 1929.

C'est à Dudelange que Gide commence la rédaction des *Faux-monnayeurs* « dans la

bibliothèque de Madame Mayrisch, un des plus exquis laboratoires qui puissent se rêver » (*Journal*).

À partir de 1918, c'est pour Aline que La Petite Dame rédige les fameux *Cahiers* : « Je prends la résolution de noter pour toi, selon la promesse que je te fis, tout ce qui éclaire la figure de notre ami et dont je sois témoin. »

Elle aidera Maria à la rédaction de quelques chapitres. Auprès de Gide, elle devient, avec Maria, une confidente privilégiée. En 1923, elle sera la marraine de la petite Catherine, fille d'André Gide et d'Élisabeth Van Rysselberghe.

L'esprit de Colpach

À partir de 1920, l'idée d'une Europe nouvelle prend essor auprès des intellectuels, et la réflexion s'organise autour de deux pôles : le cercle de Colpach d'une part, les Décades de Pontigny d'autre part.

Émile Mayrisch y est pour beaucoup, tout comme Paul Desjardins à Pontigny. La vision de Mayrisch est non seulement celle d'une Europe industrielle et politique, proche en cela de celle d'hommes politiques éclairés comme l'allemand Walter Rathenau, mais aussi culturelle. L'émergence d'une identité européenne prend corps, avec un lien profond entre pouvoir et esprit.

Colpach et Pontigny vont devenir des lieux de rencontres importants. Par son mécénat généreux, Mayrisch va transformer Colpach en un véritable carrefour pour les intellectuels novateurs, en particulier en direction de la France et de l'Allemagne, et dans la perspective d'une réconciliation entre les deux pays.

À Colpach, Gide fait la connaissance d'éminentes personnalités, comme le ministre Walter Rathenau ou le professeur Ernst Robert Curtius.

Rappelons que Walter Rathenau fut un brillant industriel allemand, d'origine juive, personnalité marquante du DDP, ministre de la Construction en 1921, puis des Affaires étrangères de la République de Weimar en 1922. Il sera assassiné, en juin 1922, par deux officiers d'extrême droite antisémites.

Quant à Ernst Robert Curtius, universitaire et traducteur, c'est au cours d'un séjour à Colpach en août 1921, qu'eut lieu sa rencontre avec Gide. Les échanges d'idées seront fructueux autour d'un projet « de communauté polyphonique plutôt que transnationale »

(Curtius, *L'Esprit français dans la nouvelle Europe*, 1925), ainsi que sur l'homosexualité.

Jacques Rivière sera également l'hôte des Mayrisch jusqu'à sa mort prématurée en 1925. Tout comme Jacques Copeau, Jean Paulhan, Henri Michaux, Karl Jaspers, Hermann Von Keyserling, Marie Delcourt, Annette Kolb et tant d'autres, y compris les proches de Gide : Marc Allégret, Maria, Élisabeth et Jean Schlumberger, après la mort accidentelle d'Émile Mayrisch en 1928.

Au début des années 1940, Aline Mayrisch fait construire à Cabris, non loin des *Aududes*, la Villa d'Élisabeth Van Rysselberghe, une vaste demeure, la *Messuguière*, où Gide - et Schlumberger - feront de longs séjours pendant la guerre.

En 1942, Gide quitte la France pour la Tunisie. Aline Mayrisch mourra à Cabris en 1947.



André Gide et Bernard Groethuysen en 1931.
© fondation Catherine Gide

NOUS RETROUVER

• • • • •
Université de Haute-Alsace
ILLE - FLSH
10 rue des Frères Lumière
68093 MULHOUSE

Secrétariat ILLE :
03-89-33-63-91

CAMPUS DE L'ILLBERG

- A** Maison de l'Université – Présidence
- B** Bibliothèque universitaire
- C** FLSH – Faculté des Lettres, Langues et Sciences humaines
- D** ENSISA Lumière – École Nationale Supérieure d'Ingénieurs Sud Alsace
- E** Restaurant universitaire – Cybercafé
- F** Centre sportif régional Alsace

 Ligne et Arrêt du Tram

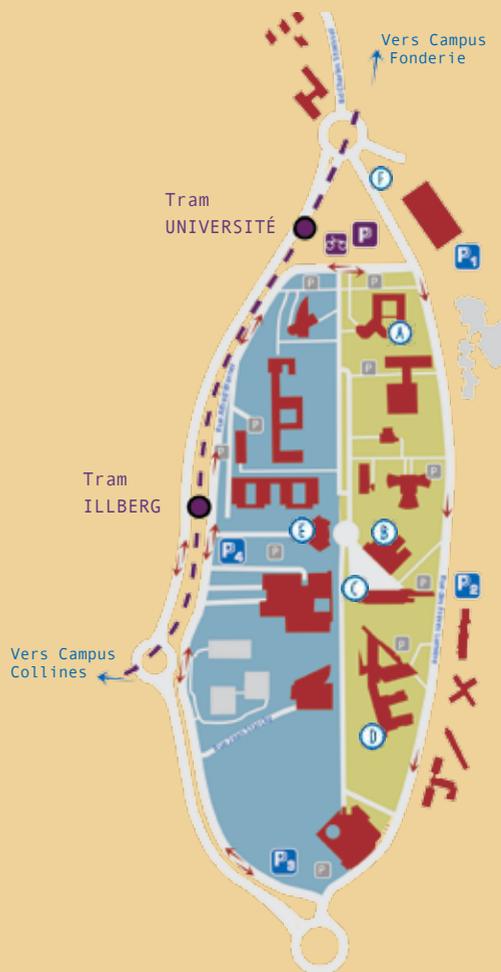
 Vélocité

 Sens de circulation

 Parking visiteurs

 Parking personnels

 Parking Tram



Retrouvez tous les plans d'accès
sur : www.ille.uha.fr/planaces